

51 N° 5 1924

Un bel ouvrage marial

François JANSEN (s.j.)

p. 289 - 297

<https://www.nrt.be/it/articoli/un-bel-ouvrage-marial-3138>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

UN BEL OUVRAGE MARIAL (1)

Le professeur de théologie que ses fonctions amènent à enseigner le « De Verbo Incarnato » constate vite que la « Mariologie » n'est souvent qu'un appendice, aussi mesquin de forme que sommaire de fond, de la « Christologie ». Par

(1) Emilio CAMPANA, dot. in fil. e Theol., prof. di Teologia dogmatica nel seminario e canonico teologo della cathédrale di Lugano. *Maria nel dogma cattolico*, 2^e ed. riveduta ed accresciuta. Torino, Marietti, 1923, in-8°, xvii-921 pp. Prix : 24 liras. La première édition avait été accueillie de la manière la plus flatteuse pour l'auteur, lequel, en outre, avait eu la bonne fortune de trouver en France un traducteur intrépide dans la personne du R. P. VIEL, O. P. cf. *N. R. Th.*, t. XLV (1913), p. 193 et t. XLVI (1914) p. 63.

ailleurs les Théologies Mariales autonomes qui se proposent d'étudier « ex professo » les données de la foi concernant Marie sont relativement rares, j'entends les bonnes. Christophe de Vega, Novati, Trombelli, le Miechovens, Marucci rendent toujours et rendront longtemps encore de précieux services. Nous signalons d'autant plus volontiers à nos lecteurs l'important ouvrage de M. le Chanoine Emile Campana, Professeur de théologie au séminaire de Lugano : *Maria nel Dogma Cattolico*.

De l'auteur nous ne dirons qu'une chose : c'est que ses grandes qualités s'imposent de suite à l'attention de son lecteur : savoir solide et au point, piété aussi sincère que prudente, lucidité peu commune dans l'exposé des questions controversées, dons remarquables de vulgarisateur, dans le bon sens du mot, celui qui ne sous-entend pas le sacrifice du fond à l'agrément de la forme. M. Campana est éloquent, presque à l'excès, assez en tout cas pour que, dans une œuvre de science, il faille lui souhaiter de ne pas le devenir davantage...

Quant à l'ouvrage lui-même, il ordonne de la manière la plus logique une matière d'une merveilleuse richesse : mission de Marie, prérogatives de tout genre qui en dérivent pour elle, faits et mystères de sa vie telle qu'elle nous est connue par l'Évangile ; ce sont les trois maîtresses parties du travail. A notre regret, nous ne pouvons songer ici à faire l'analyse d'un ouvrage aussi riche qu'il est étendu. Bornons-nous à signaler quelques points de vue dont l'intérêt peut sembler relativement nouveau : d'abord, la beauté corporelle de la Vierge. A vrai dire, c'est un terrain assez peu sûr, les traditions étant incertaines ou nulles. Saint Augustin a même écrit : *Neque novimus faciem Virginis ex qua ille a viro intacta neque in ipso partu corrupta mirabiliter natus est...* (*De Trinitate*, L. VIII, c. v. M. P. L. t. 42, col. 952). Si l'image qui passe pour avoir été peinte par saint Luc

pouvait passer aussi pour un portrait ressemblant, la question serait tranchée : la Vierge était remarquablement belle. En idéalisant, chacune à sa manière, le corps où notre chair épousa le Verbe de Dieu, la tradition de l'art chrétien et la liturgie s'uniraient dans l'expression de la vérité historique. Mais la peinture conservée à Sainte-Marie-Majeure est un produit de l'art Byzantin et les origines de cet art ne remontent pas au delà du ^{ve} siècle. La difficulté n'arrête pas le théologien qu'est M. Campana. Comment, raisonne-t-il, la Mère du « *plus beau des enfants des hommes* » n'eût-elle pas été belle? Et il rappelle le dicton : *Filii matrizant*. Le visage des fils reproduit de préférence celui de la Mère; et la raison, ici, aura d'autant plus de poids que la ressemblance avec le père est exclue. Armé de cette « philosophie naturelle » et de l'autorité d'Aristote, saint Antonin a prouvé la beauté de Notre-Dame moyennant un grave syllogisme : *Ergo Deipara Virgo est pulcherrima*. Serry, O. P., dans ses « *Exercitationes Criticae* », mises à l'Index du reste, a eu tort de s'écarter sur ce point du sentiment commun de la catholicité. Qu'importe que les preuves historiques nous fassent défaut à la rigueur! Nous ne sommes pas dépourvus, heureusement, de preuves *physiques* et *théologiques*. *Flos flori similis, matrem exacte referens*, a dit saint Jean Damascène de Notre Seigneur, et l'avis commun des Pères, quelques-uns exceptés qui arguent d'un texte mal interprété d'Isaïe, est que le Christ était beau. Seul, le critique Gallican cité plus haut soutiendra obstinément en parlant de celui que le psaume 44^e appelle « *speciosus forma prae filiis hominum* » : « *fuisse illum specie non excellenter liberali, vultuque non insigniter venusto, egregio et eleganti, qualem et vulgus existimat et de more pictores effingunt* » (o. c. Exercitatio XLVII. Venise 1719, p. 317). De la beauté du fils à la beauté de la mère l'inférence paraîtra bonne. Et puis, que ne peut la sainteté de l'âme pour embellir le corps qu'elle habite? Celle

de Marie avait la pureté des anges ; elle lui faisait sans doute le visage angélique. Après Richard de Saint-Victor, c'est le grand Bossuet qui vient déposer à son tour en faveur des charmes corporels de Marie. Si dans sa formation, le premier homme fut l'objet des soins singuliers de son auteur, c'est qu'il était en réalité le type du Christ. En pétrissant notre limon, Dieu pensait à son Christ : *Christus cogitabatur homo futurus*, comme dit magnifiquement Tertullien. Pareillement, en formant Marie, Dieu ne pouvait avoir en vue que Jésus. La Vierge est en réalité une anticipation du plus grand des dons faits par Dieu à l'homme : le Verbe Incarné. Elle est un essai de Jésus, c'est « un Jésus commencé ». L'idée est belle et voisine de celle de l'Église : Dieu préparait à son fils une demeure digne de lui dans le corps et l'âme de la glorieuse Vierge... (oraison après le *Salve Regina*). Dans cette beauté du reste, rien de mou, rien de sensuel ; rayonnement physique de la chasteté parfaite, elle prévenait ou apaisait en autrui le mouvement de la chair : « *Quamvis esset pulchra corpore, a nullo unquam concupisci potuit* » S. THOM. *In Sent.* III, D. 3. q. 1. a. 2. sol. 1^a ad 4^m). « Ni molle, ni alimentant chez ses admirateurs une flamme honteuse (vergognose flamme), cette beauté, conclut M. Campana, était cependant du type féminin et, de plus, du type juif. Il serait déraisonnable de soutenir que la Vierge n'ait point reproduit dans ses traits ceux de ses ascendants. Elle était belle de cette beauté qui avait rayonné déjà sur le visage d'autres juives : Sara, Rebecca, Abigail, Esther, Judith, à la différence près qu'en Marie ce type de beauté atteignait un degré exceptionnel de perfection. » Ou nous nous trompons, ou voilà un commentaire, aussi agréable que savant, du « *Tota pulchra es* » dont l'Église aime à saluer Marie.

On pense bien que dans un ouvrage aussi considérable, consacré exclusivement à l'étude des excellences et des

gloires de Marie, l'auteur aura mis un soin jaloux à n'en omettre aucune. Aussi touche-t-il en passant à toutes les questions que soulèvent naturellement les trop sobres renseignements de nos Évangiles. C'est ainsi que le titre de « Vierge des Vierges », consacré par le langage ecclésiastique, nous vaut un heureux essai de conciliation entre le vœu de virginité fait par Marie et son vrai mariage avec saint Joseph.

La Vierge, explique M. Campana, avait reçu de Dieu une double assurance, la première que son union avec Joseph était conforme à sa divine volonté, la seconde que sa virginité n'en recevrait nul dommage. C'est en substance, l'opinion de saint Thomas : par une disposition providentielle, la volonté de virginité de Marie trouva chez saint Joseph une volonté semblable. Au point de vue de l'intérêt, ces pages ne le cèdent qu'à celles où le théologien examine la croyance à l'*Assomption corporelle* de Notre-Dame. Ni prouvé, ni controuvé *historiquement*, ce fait *dogmatique*, objet jusqu'ici de *foi ecclésiastique*, est, selon le Professeur de Lugano, *implicitement* contenu dans le dépôt révélé. Cela ressort, à son avis, « d'un *consensus fidelium* inaltéré et treize fois séculaire » dont l'infailibilité est garantie par les promesses du Christ à son Église. Après une étude détaillée des rapports multiples reliant le *fait* à l'ensemble du *dogme* marial et une excellente esquisse de l'histoire de la croyance, M. Campana finit par conclure d'une manière très ferme à la *définibilité*.

Maint Belge, croyons-nous, apprendra hélas ! dans le travail d'un écrivain italien un épisode notable de l'histoire religieuse de son pays. Vers la fin du XVIII^e siècle, P. J. Marant, par la grâce de la Maison d'Autriche Professeur Royal d'histoire ecclésiastique à l'Université de Louvain, renouvelait dans ses leçons une erreur déjà condamnée par la Sorbonne dans le Dominicain Jean Morcelle ; il attaquait l'avis déclaré de Baronius en faveur de la pieuse croyance à l'Assomption corporelle de la Vierge. Ses attaques et ses

insinuations répétées firent scandale. Accusé d'importer chez nous les méthodes de Luther et de Calvin, Marant se fâcha ; il défia ses accusateurs de le réfuter par écrit et, par une fâcheuse inspiration, s'avisa de publier des « *Vindiciae assertorum in praelectionibus suis* » (1). Mal lui en prit. G. J. Van den Baviere (2), curé de Terdegghem, Jean-Albert Salmon (3), curé de Mooreghem, le P. Ignace Van den Driesch, S. J., (4) ancien Professeur d'Écriture Sainte au Séminaire de Gand, de nombreux anonymes (5) vengèrent savamment et éloquemment, les uns en latin, les autres en flamand, la croyance traditionnelle de l'Église. Un curé du pays de Liège, dans une lettre satirique, datée du lendemain du 15 août 1786, prouva à l'*Eximius Dominus Magister Noster* que sa « *Discussio historica* » n'était qu'un plagiat honteux d'une dissertation du Gallican français Launoi. Pour finir, il adressait au Professeur Joséphiste cette remontrance,

(1) P. J. MARANT, in univ. Lov. S. T. D. R. et hist. eccles. prof. regii, *Discussio historica. An de fide sit aut saltem ita certum et de ecclesiae mente, B. V. matrem corpore in Caelum adsumptam esse, ut haereticum sit, aut saltem temerarium de eo coram hist. eccles. studiosis modeste inquirere?* seu : *Vindiciae, etc.* Lovanii, Typis Academicis. MDCCLXXXVI. — (2) *Reflexiones in librum cui titulus : P. J. Marant... seu Vindiciae assertorum ..* Auctore G. J. VAN DEN BAVIERE, S. T. L., Past. in Terdegghem, Dioec. Iprensis. Brngis, Apud Jos. DE BUSSCHER, s. d. — (3) Io. Alb. SALMON, In Univ. Lov. S. Theol. Bacc. Forn., *Pastoris in Mooreghem, Apologeticum Tentamen pro communi Ecclesiae persuasione qua pie creditur B. V. Dei Genitricis Mariae Immaculatum corpus in caelo existere : sive synopsis eorum quae eiusdem Assumptioni obiectavit P. J. Marant in Univ. Lov. S. T. D. R. et hist. eccles. prof. reg., Gandae.* Typis P. F. COCQUYT. MDCCLXXXVII. — (4) *Discussio discussionis historicae J. Marant... de assumptione B. V. Mariae per Ign. VAN DEN DRIESCH, s. l., quondam in Seminario Episcopali Gandensi Sacrarum Scripturarum nec non Sacrae Theologiae Professorem.* Gandavi, Typis Ludovici Lemaire, in Diribitorio (sic). s. d. — (5) *Triumphus Mariae semper Virginis Immaculatae, Aeterni Patris Filiae, Unigeniti Filii Dei Matris, Paracliti Spiritus Sancti Sponsae, inter mulieres Benedictae, gratia immensa plenae, ideo corpore et anima in caelum assumptae.* Auctore MARIOPHILO. Gandavi, MDCCLXXXVIII.

savoureuse de bon sens : « *Profecto multo melius fecisses, Eximie D., si discussionem tuam retinuisses domi* ». On devinera le tumulte provoqué chez nous par la critique chagrine et maussade de Marant, quand on saura que notre Catéchisme Malinois disait dans sa leçon XIX^e :

D. Où est maintenant la sainte Vierge?

R. Elle est en corps et en âme au ciel au-dessus de toutes les créatures.

La croyance à l'Assomption corporelle était populaire dans tous les Pays-Bas. Cet incident « belge » de l'histoire de la pieuse croyance est entièrement passé sous silence par l'auteur de l'article : *Assomption* dans le « Dictionnaire de Théologie Catholique » ; les six lignes que lui consacre le chapitre « *Credenza e definibilita dell' Assunzione* » prouvent qu'il n'a pas échappé totalement à l'érudition vigilante de l'auteur de « *Maria nel Dogma Cattolico* » (1).

Autant du reste qu'à la science, ce livre s'adresse à la piété du lecteur. La dernière partie surtout, moins abstraite que les précédentes, emprunte quelque chose de la vie touffue et abondante de l'histoire. A la lumière sereine ou terrible de ses peines ou de ses douleurs, la plus sainte des créatures y paraît toujours séduisante dans le décor changeant de ses mystères : Marie durant l'enfance, la vie publique, la passion de Jésus ; Marie après la mort de Jésus, dans la situation morale que nos ancêtres ont si bien appelée : la solitude de Notre-Dame. Il y a là, on le devine sans doute, des gisements théologiques très riches à exploiter pour des catéchismes ou des points d'oraison en même temps qu'un aliment très substantiel pour une prédication mariale. Au fil des scènes qui vont se déroulant, plus d'une question vient ranimer la

(1) Mgr CAMPANA écrit : *Maraut* au lieu de *Marant* et, faute d'orthographe plus malencontreuse : *Solomen* au lieu de *Salmon*.

curiosité de notre piété : Marie vécut-elle effectivement au Temple? Reçut-elle l'Ange de l'Incarnation avant ou après son mariage avec Joseph? Celui-ci l'accompagna-t-il lors de sa visite à sainte Elisabeth? Quel est le vrai sens du texte célèbre : *Femme, qu'y a-t-il entre moi et vous?* (S. Jean II, 4). Tour à tour, les explications qu'en ont données Fonck, Lepin, Bartmann, Bougaud, Bucceroni, Bourlier, Schaefer sont discutées et écartées. L'auteur s'arrête à celle d'un *refus conditionnel* qui, dans la pensée de Jésus, doit éprouver la foi de sa Mère.

Mais arrêtons ici ces trop sommaires indications. Trop longues pour la patience de mon lecteur, c'est à peine cependant si elles pourront suffire à lui donner une idée du contenu si riche de « Maria nel Dogma Cattolico ». Peu de livres nous ont paru aussi représentatifs que celui-ci de l'alliance désirable, — si expressément recommandée par Sa Sainteté Pie XI dans la récente encyclique *Studiorum Ducem*, — entre la piété et la science sacrée, nous dirions volontiers entre la « *Theologia cordis* » et la « *Theologia mentis* ». La base de la solide piété, c'est le dogme. Celui-là seul « édifie », dans le vrai sens du mot, qui construit sur lui. Mettons donc le dogme à la portée des fidèles; vulgarisons la théologie, s'il se peut, sans rien sacrifier, ni de la rigueur des formules de foi, ni de la cohérence et de l'enchaînement harmonieux des vérités révélées. Que la piété oriente la science dans ses recherches et, qu'en retour, celle-ci prévienne celle-là contre tout égarement. La Théologie mariale de M. Campana s'inspire de ces excellents principes : elle est onctueuse et éclairée, elle est informée à souhait, au courant des controverses récentes, conservatrice sans boudier le progrès. Elle est un peu longue, un peu verbeuse, tranchons le mot, trop oratoire dans ses développements mais ce défaut nous paraît la rançon d'une des qualités maîtresses de l'ouvrage : l'intérêt et la facilité extrêmes avec lesquels il se

fait lire. Ajoutons que M. Campana ose être un savant, et qu'il sait revendiquer, sans peur au besoin, les droits supérieurs de la vérité contre des essais d'apologie que l'historien jugera toujours plus intéressés qu'intéressants. M. Campana, selon nous, exprime tout simplement la vérité historique et rien que cette vérité lorsqu'il écrit : *Bisogna ritenere che ANCHE S. Tommaso e tra gli oppositori dell' immacolata concezione* ». En niant le privilège et en suivant ce qu'il estimait la « sentenza più probabile », l'Ange de l'École s'est rangé, avec saint Bernard, ce grand ami de la Vierge, avec saint Bonaventure, avec bien d'autres encore, au parti opposé à celui de la vérité religieuse, si glorieusement défendue par Jean Duns Scot et par ses disciples franciscains. L'article II^e de la Question XXVII^e de la III^e Partie de la « Somme Théologique » renferme, à côté d'une erreur théologique, une leçon de modestie dont peuvent faire leur profit aussi bien les maîtres que les simples disciples en théologie.

François JANSEN, S. I.